

L'EXCEPTION FRANÇAISE

Elisabeth Badinter

Gallimard | « *Le Débat* »

1995/5 n° 87 | pages 104 à 106

ISSN 0246-2346

ISBN 9782072398544

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-le-debat-1995-5-page-104.htm>

!Pour citer cet article :

Elisabeth Badinter, « L'exception française », *Le Débat* 1995/5 (n° 87), p. 104-106.
DOI 10.3917/deba.087.0104

Distribution électronique Cairn.info pour Gallimard.

© Gallimard. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Elisabeth Badinter

Femmes : une singularité française ?

L'exception française

1. Une observation préalable : le livre de Mona Ozouf traite en vérité de deux choses. Dans sa première partie, il propose une série de portraits de femmes, au travers desquels Mona Ozouf essaie d'atteindre ce que fut leur personnalité à chacune et leurs rapports avec les hommes. Dans une seconde partie, elle passe à la comparaison de deux féminismes, le féminisme français et le féminisme américain. Ce n'est plus le même sujet. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est de répondre à la question de la différence des rapports entre hommes et femmes aux États-Unis et en France en envisageant, en fait, la différence de deux féminismes. Je suis pleinement d'accord avec elle pour considérer qu'il y a une différence. Je crois même avoir été la première à la souligner, dans *XY*, en parlant d'*exception* française, et pas seulement de *singularité* française – j'y reviens dans la préface à l'édition américaine de *XY*. Je préfère simplement, pour ce qui me concerne, situer cette différence dans le rapport entre hommes et femmes plutôt que dans les deux féminismes, dont la différence est un phénomène second et dérivé. Elle est de l'ordre des conséquences.

Nul doute, quand on observe l'histoire depuis trois siècles en Angleterre, avant les États-Unis, en Allemagne ou en France, que le rapport entre hommes et femmes en France se présente comme un rapport *privilegié* – j'assume le jugement de valeur qu'implique la notion. C'est ce qui explique, à mon sens, l'écart des féminismes qu'on va trouver dans chacun des pays.

2. Objet très compliqué que ce rapport entre hommes et femmes. Il résiste aux formules simplificatrices. Il me semble toutefois qu'on peut soutenir, lorsqu'on a travaillé sur cette histoire en remontant au XVII^e siècle, que le rapport entre hommes et femmes en France est plus doux, plus solidaire, plus empreint de séduction que dans d'autres cultures européennes. Rien ne fait plus horreur aux Français, hommes et femmes, que la guerre des sexes ou la séparation physique entre eux. Il suffit de comparer la mixité de nos salons, hier et aujourd'hui, avec la soigneuse ségrégation sexuelle qui a longtemps régné ailleurs.

Regardez la réaction, en France, au discours revendicatif des précieuses. Il est de fait que les hommes de leur milieu entendent dans une certaine mesure cette demande de liberté formulée par les femmes. Il

Elisabeth Badinter, philosophe, a récemment publié *XY. De l'identité masculine* (Paris, Éd. Odile Jacob, 1992).

Cet article est paru en novembre-décembre 1995 dans le n° 87 du *Débat* (pp. 123-126).

s'agit d'un microcosme social, soit, mais un microcosme qui n'est pas aussi petit qu'on l'a dit. Comparez à la même époque, les années 1650-1690, les réactions anglaises au même type de revendications. La réponse des hommes est extraordinairement violente, insultante. La demande de liberté des femmes est non seulement récusée, mais elle n'est même pas prise en considération par un discours qui la rejette du côté de la décadence et de la dissolution de l'ordre social. On cite toujours Molière, en France, comme le grand adversaire des précieuses, celui qui les renvoie à la maison. Mais l'ironie de Molière dans *Les Précieuses ridicules* est le symptôme de l'attention et de l'importance attachées au problème. Et si l'on songe que Molière est le plus virulent parmi les critiques de ce côté-ci de la Manche, on mesure la différence avec la violence des pamphlets anglais.

Les compagnons des précieuses, leurs vis-à-vis dans les lettres et dans la société, ont pris acte de leur remise en cause du mariage et de la maternité, de leur demande de considération et de respect pour la vie intellectuelle féminine. Ils ont renâclé, mais ils en ont tenu compte et ils ont changé. La culture des salons, dont Mona Ozouf donne de beaux échantillons pour le XVIII^e siècle, illustre la diffusion du phénomène. Et ce serait une erreur, encore une fois, d'en réduire le rayonnement à quelques quartiers de la capitale. Il s'agit d'une véritable culture, dont le foyer se situe dans un milieu très privilégié, mais qui exerce un effet social beaucoup plus large, ne serait-ce déjà que par ses ramifications provinciales. Le point qui me semble capital, c'est que les hommes, dans cette humanité privilégiée, se sont pliés aux revendications féminines comme à un *plus* de civilisation.

On retrouve ce consentement difficile lors de chacune des poussées de la revendication féministe, au XVIII^e siècle, au XIX^e siècle, au XX^e siècle. À chaque fois qu'il y a eu remise en cause et remaniement de l'identité masculine. En France, par opposition à l'Angleterre, par opposition à l'Allemagne, par opposition aux États-Unis, un processus particulier a fait que les hommes ont finalement accepté de changer vers plus de *civilité*, quelles qu'aient été leurs réticences, quelle qu'ait été leur douleur à changer – parce que toute remise en cause identitaire est très douloureuse. Les hommes français ont entendu plus aisément, j'ai envie de dire plus affectueusement, les demandes des femmes. À une exception près, mais de taille : les hommes de la Révolution française et, en particulier, les Montagnards.

Ce que je viens de décrire très rapidement aux origines, je pourrais le redire aujourd'hui. Si l'on faisait une analyse d'ensemble des revendications féministes et féminines – car je considère que c'est la société féminine française tout entière qui a changé et elle n'est pas nécessairement imprégnée de volonté féministe –, l'on verrait qu'elles ont eu au total plus de succès qu'ailleurs. Les hommes les ont mieux entendues, même s'ils rechignent, beaucoup mieux qu'en Allemagne, en Amérique ou, par exemple, en Hollande. Et même si leur évolution est loin d'être terminée...

3. Pourquoi ? Voilà des années que je me pose la question. Tout ce que je puis faire, pour le moment, c'est risquer une hypothèse en guise de réponse. J'ai le sentiment que les hommes français ont moins peur des femmes que les hommes anglo-saxons. La dureté des rapports entre hommes et femmes aussi bien aux États-Unis qu'en Allemagne repose manifestement sur une terrible peur des sexes, chacun craignant l'autre. Je ne dis pas que cette peur n'existe pas en France, mais je crois qu'elle est moins grande. Probablement faut-il en chercher la source dans les rapports entre mères et fils. Les petits garçons français ont été moins « possédés » par leurs mères, ils ont moins été leurs objets amoureux exclusifs. N'oublions pas que les femmes dans l'histoire de ce pays ont abandonné autant qu'elles ont pu leurs enfants aux bras des nourrices – c'est cela aussi l'exception française. Il est résulté de ce moindre investissement des garçons

moins castrés par l'omnipotence et l'omniprésence de leur mère. En sens inverse, la société allemande a tellement valorisé le rôle de la mère qu'elle a interdit aux femmes d'être autre chose que mères. De là, la violence du féminisme allemand aujourd'hui. De là aussi l'impressionnante chute de la natalité. La rupture ne peut être que brutale.

J'insiste, au passage, sur la nécessité de ne pas limiter la comparaison à la puissante Amérique culturelle. Il faut l'étendre aux autres pays d'Europe. Ce n'est qu'en fonction de ces deux références que l'exception française ressort avec une netteté suffisante. On peut évidemment contester ce terme d'exception pour ses connotations positives, même si l'on admet qu'il y a des différences. Je sais qu'il suscite la colère des féministes américaines. Je l'assume néanmoins.

4. Autre point sur lequel je rejoins totalement Mona Ozouf : l'importance de l'universalisme dans le féminisme français. Les féminismes d'aujourd'hui s'organisent autour de la ligne de partage entre universalisme et différencialisme. Les deux tendances existent partout. Le différencialisme est représenté en France par des pensées comme celle d'Hélène Cixous ou de Luce Irigaray. Elles ont eu une énorme influence aux États-Unis, une bien moindre ici. Les féministes françaises sont majoritairement universalistes, même si elles ne le savent pas. Là-dessus, Mona Ozouf a raison. Ce qu'on pourrait lui reprocher, c'est d'unifier abusivement le féminisme américain et de le réduire à sa caricature la plus grossière : celle qu'engendre le radicalisme. On ne peut pas limiter le féminisme américain à une position exclusivement différencialiste. Une grande partie du mouvement est universaliste. Il existe toute une mouvance libérale, héritière de Simone de Beauvoir, plutôt de gauche, attentive à ne pas exciter la guerre des sexes, à côté du féminisme différencialiste et guerrier. Ce radicalisme, incarné principalement par les mouvements des lesbiennes, repose sur le sentiment que le rapport des sexes est intrinsèquement pétri de violence et que les femmes ne se sauveront que par la séparation absolue des sexes. C'est la formule fameuse d'Andréa Dworkin : toute pénétration d'une femme par un homme est un viol. Si importante soit-elle, cette position extrême est loin de faire l'unanimité. Le féminisme américain comporte d'autres voix auxquelles nous nous devons de prêter attention.

Elisabeth Badinter.